

Julien Gracq

« Les eaux étroites »

comme s'ouvre dans l'eau une fleur japonaise<sup>1</sup> : nous nous sentons inexplicablement en pays de connaissance, et comme au milieu des figures d'une famille encore à venir.

C'est ainsi que le vallon dormant de l'Èvre, petit affluent inconnu de la Loire qui débouche dans le fleuve à quinze cents mètres de Saint-Florent, enclôt dans le paysage de mes années lointaines un canton<sup>2</sup> privilégié, plus secrètement, plus somptueusement coloré que les autres, une réserve fermée qui reste liée de naissance aux seules idées de promenade, de loisir et de fête agreste. Ce qui constituait d'abord pour moi, il me semble, sa singularité, c'était que l'Èvre, comme certains fleuves fabuleux de l'ancienne Afrique, n'avait ni source ni embouchure qu'on pût visiter. Du côté de la Loire, un barrage noyé, fait de moellons bruts culbutés en vrac, et qu'on pouvait traverser à sec en été vers l'Île aux Bergères, empêchait de remonter la rivière à partir du fleuve ; un fouillis de frênes, de peupliers et de saules cernait le lacis des bras au-delà du barrage, et décourageait l'exploration vers l'aval. Vers l'amont, à cinq ou six kilomètres, un barrage de moulin, à Coulènes, interdit aux barques de remonter plus avant. *Aller sur l'Èvre* se trouvait ainsi lié à un cérémonial assez exigeant qu'il convenait de prévoir un jour ou deux à l'avance : le temps d'alerter dans un café du Marillais la tenancière et de retenir l'unique bachot centenaire — bancal, délabré, vermoulu, cloqué de goudron, et parfois dépourvu de gouvernail — qu'elle gardait cadencé près du barrage et prêtait aux consommateurs de son établissement ; en guise de tolets, la tige des avirons dépareillés coulissait dans un nœud d'osier. La brûlure piquante et assoiffante de la limonade tiède reste par là inséparable dans mon souvenir des préparatifs de l'appareillage : je la retrouve intacte sur ma langue quand je relis le récit du pique-nique au bord du Cher dans *Le Grand Meaulnes*<sup>3</sup>. Là comme au Marillais elle fait exploser encore contre mon palais je ne sais quel goût exotique et perdu de jeudi carillonné et de frairie modeste. On s'embarquait — on s'embarque, je pense, toujours — au bas d'un escalier de planches qui dégringolait la haute berge glaiseuse ; les branches se croisaient au-dessus de l'étroit chenal d'eau noire ; on entrait de plain-pied dans une zone de silence plus subtil et comme alerté, ami de l'eau comme l'est la brume, et que rompait seulement

l'égouttement plat et liquide des pales des avirons relevés. Presque aussitôt venait battre un instant le bordé l'écho à la fois caverneux et étoffé de la voûte du pont de pierre ; au-delà, la rivière s'élargissait entre des prairies basses bordées de rouches, roseaux coupants où s'embusquait parfois, palissadé jusqu'au menton, un pêcheur figé et soupçonneux comme une sentinelle ; là s'étaient déjà partout en travers de la rivière les constellations vertes et flottantes des peuplements de châtaignes d'eau qu'on soulevait au retour et qu'on inspectait comme des filets pour y récolter les macres aux cornes aiguës : petits crânes végétaux épineux que la cuisson durcit et qui livrent, fendus, en guise de cervelle, une noisette au goût douceâtre de sucre et de vase, friable et grenue, et qui crisse entre les dents.

Rien n'est surprenant dans mon souvenir comme la variété miniaturiste des paysages que longe le cours sinueux de la rivière dans l'espace de ces quelques kilomètres : si lentement que glisse la barque dans l'eau stagnante, d'une couleur de café très dilué, ils semblent se succéder et se remplacer à la vitesse huilée des décors d'une scène à transformation, ou de ces toiles de diorama qui s'enroulaient et se déroulaient, et défilaient devant le passager de Luna-Park assis dans sa barque vissée au plancher. Le plaisir exceptionnellement vif, et presque l'illusion de fausse reconnaissance, que m'a procuré dès les premières pages la lecture du « Domaine d'Arnheim »<sup>4</sup> tient, je pense, à la sensation que la nouvelle de Poe communique simultanément de l'immobilité parfaite de l'eau et de la vitesse réglée de l'esquif qui semble moins saisi par un courant que plutôt tiré de l'avant par un aimant invisible<sup>5</sup>. Plus tard, le cygne de Lohengrin<sup>6</sup>, remontant, puis descendant sur la scène de l'Opéra les lacets de la rivière, m'a rendu une fois encore, furtivement, cette sensation de félicité presque inquiétante qui tient — je ne l'ai compris qu'alors — à l'impression d'accélération faible et continue qui naît d'une telle navigation surnaturelle. Le sentiment de l'appel dans toute son urgence confiante loge pour nous dans ces esquifs ingénus — cygnes, caïques, auges de pierre — qui glissent dans les contes à la surface d'une eau immobile : à l'inverse de la suggestion toujours maléfique qui s'attache à l'apparition des objets volants non identifiés, le bonheur toujours, l'exaucement d'un vœu, tout au moins

Pourquoi le sentiment s'est-il ancré en moi de bonne heure que, si le voyage seul — le voyage sans idée de tour — ouvre pour nous les portes et peut changer vraiment notre vie<sup>1</sup>, un sortilège plus caché, qui s'apparente au maniement de la baguette de sourcier, se lie à la promenade entre toutes préférée, à l'excursion sans aventure et sans imprévu qui nous ramène en quelques heures à notre point d'attache, à la clôture de la maison familiale ? La sécurité inaltérée du retour n'est pas garantie à qui se risque au milieu des champs de forces que la Terre garde, pour chacun de nous singulièrement, sous tension<sup>2</sup> ; plus que par le « baiser des planètes », cher à Goethe<sup>3</sup>, il y a lieu de croire que la ligne de notre vie en est confusément éclairée. Parfois on dirait qu'une grille<sup>4</sup> en nous, plus ancienne que nous, mais lacunaire et comme trouée, déchiffre au hasard de ces promenades inspirées les lignes de force qui seront celles d'épisodes de notre vie encore à vivre. Tout comme un album de photographies de famille qu'on feuillette au hasard nous parle de notre passé, mais d'un passé à la fois gommé de ses événements vifs et pourtant indiciblement personnel, nous communiquant en même temps le sentiment vital du contact avec la tige mère<sup>5</sup> et la tonalité exquise, et faiblement souriante encore, du fané<sup>6</sup>, de tels lieux lèvent, eux, énigmatiquement un voile sur le futur : ils portent d'avance les couleurs de notre vie ; au contact de cette terre qui nous était de quelque façon promise, toutes nos pliures se déplissent